

# Traduire le désir

LOUIS JOLICOEUR

*Université Laval*



## Résumé:

La traduction est un regard posé sur l'autre, un regard en constante évolution, où l'attirance est nécessaire mais à la fois dangereuse, ce qui nous entraîne sur un terrain non exempt d'une certaine contradiction. Tiraillement que nous pourrions poser ainsi: s'approcher sans toucher, toucher sans heurter, heurter sans transformer. Dans ce jeu de regards, d'évitement mais aussi de lancée, l'autre se doit d'être actif et le jeu doit souvent primer sur le réel. Sans compter que cet autre peut prendre différents visages, dont même celui d'une ville! Un texte de fiction intitulé «Revenir», écrit en hommage à la ville de Grenade, vient illustrer le propos. Il s'agit d'un regard posé sur une ville où l'auteur, envoûté, observe, invente, pour mieux tenter de traduire.

Mots clés: Traduction, désir, attirance, jeu, miroir.

## Resumen:

La traducción es una mirada puesta en el otro, una mirada en constante evolución, donde la atracción es necesaria y a la vez peligrosa, lo que nos lleva a un terreno algo contradictorio, que podríamos describir de la manera siguiente: acercarse sin tocar, tocar sin chocar, chocar sin transformar. En este juego de miradas, de esquivar pero también de arranque, el otro debe ser activo y el juego a menudo debe suplantar a la realidad. Y este otro puede tomar diferentes caras, entre ellas la de una ciudad. Un texto de ficción titulado «Revenir» («Volver»), escrito en homenaje a la ciudad de Granada, ilustra la propuesta. Se trata de una mirada puesta en una ciudad donde el autor, hechizado, observa, inventa, para poder traducir mejor.

Palabras claves: Traducción, deseo, atracción, juego, espejo.



**Summary:**

Translation is a glance at the other, a glance constantly evolving, where attraction is necessary and at the same time dangerous. This brings us to an uncertain and somewhat contradictory ground, which we could describe thus: to get near without touching, to touch without hurting, to hurt without transforming. In such a play of glances, avoidance, but also of élan, the other has to be active and the play must often go beyond reality. Not to mention that the other can also take numerous faces, even that of a city! A text of fiction titled «Revenir» («Coming back»), written as a tribute to the city of Granada, illustrates the argument. The author, seduced by the city, lets its glance wallow over the city, inventing it to better translate it.

Key-words: Translation, desire, attraction, play, mirror.

Désirer traduire, ou traduire le désir, cela me rappelle une phrase de Juan Carlos Onetti dans *Les Adieux*, magnifique roman que j'ai eu le bonheur de traduire il y a plus de vingt ans, et qui continue à ce jour à me marquer au quotidien: «Vivre ici, c'est comme si le temps ne passait pas, comme s'il passait sans pouvoir me toucher, comme s'il me touchait sans me changer». Phrase dont je ne saurai jamais si Onetti se rendait compte qu'il se contredisait à chaque segment. Sans bien sûr que cela n'enlève quoi que ce soit à la richesse et à l'élégance du propos, bien au contraire. Phrase qui me fait aujourd'hui penser que la traduction, c'est peut-être aussi une éternelle contradiction: «S'approcher sans toucher, toucher sans heurter, heurter sans transformer».

Question de regard, celui que l'on pose sur les autres, celui des autres sur soi. Question de ce que l'on fait de ce regard, de ce qu'il envoie, de ce qu'il traduit pour soi, pour l'autre. Question de séduction aussi, image de soi que l'on propose à l'autre au moment de le regarder, celle de l'autre qui fluctue selon la façon qu'on le regarde. Question surtout de traduction, le regard que l'on offre ou que l'on nous propose s'imposant d'abord par la façon que l'on aura de le traduire, dans une réjouissante subjectivité où la traduction n'est pas que reproduction, mais aussi complicité, appel, désir.

Dans ce jeu de regards, d'évitement mais aussi de lancée, l'autre se doit d'être actif et le jeu doit souvent primer sur le réel. Un peu justement comme dans les romans de Juan Carlos Onetti, où prime le parallèle à la vie sur la vie elle-même, le mouvement des choses sur les choses elles-mêmes, le regard que l'on porte sur les autres sur leur chair même.

Et si l'autre peut ainsi n'être qu'une vision de l'esprit, une création plus au moins concrète que l'on se traduit pour soi et qu'un éventuel traducteur devra se réinventer s'il veut à son tour le traduire, si l'autre peut dans ce cadre paraître

quelque peu abstrait et désincarné, on peut pousser encore plus loin: l'autre peut aussi être une ville!

Le texte qui suit est une tentative de traduction d'un regard posé sur une ville qui envoûte son auteur. Il s'agit donc d'une ville (Grenade, pour tout dire), qu'il regarde, qu'il invente, qu'il tente de traduire, mais pas trop, pour ne pas briser le charme.

### REVENIR

Revenir est une chose étrange. Parcourir les rues autrefois riches de sens, retrouver les odeurs, les maisons, les places, reconnaître des visages que pourtant l'on ne connaît pas, déceler un air de famille dans la forme des yeux, la ligne des lèvres, les pommettes saillantes, le nez busqué; puis écouter les sons, la musique, les voix, les accents; ou se rappeler tout à coup les codes et les gestes, le mouvement du corps, la façon de marcher, de bouger la tête, de saisir le regard d'une femme, d'un enfant, d'un vieillard.

Être Parisien, au-delà de l'éloquence, c'est d'abord une façon de fumer, me suis-je souvent dit. À Rome, il y a les yeux, les mains, la démarche, la vitesse aussi. Málaga, ce seraient les sourires furtifs, les grands fronts cuivrés, les cheveux couleur feu ondoyant en cascade sur les épaules découvertes, sur le dos cambré, parfois même sur les hanches enveloppées de rouge ou de jaune.

Chez moi, c'est autre chose encore, cela dépend toujours de ce que chacun attend; en fait on peut créer ce que l'on veut où l'on veut, même là où rien ne nous ressemble d'emblée. Ici, par exemple. Une ville parmi d'autres. J'y marche sans arrêt, me perdant dans le labyrinthe du vieux quartier, observant chaque changement, approuvant celui-ci, déplorant celui-là, m'étonnant de n'avoir jamais remarqué cette rue, ce vieux palais, cette curieuse fontaine.

Je reviens à Grenade comme on retourne dans son enfance, je vois les visages de personnes connues jadis, peut-être, c'est sans importance, je retrouve l'odeur des fruits, des fleurs, des cigarettes, puis le goût du café, de l'huile, de la bière et du vin, de l'eau même. Je revois tout ce que j'ai dû inventer autrefois pour m'associer à cette ville, je ressens de nouveau la folle ivresse de comprendre des hommes et des femmes si différents de moi. Et si je ne prétends plus désormais pouvoir être moi aussi Andalou, je m'émerveille toujours devant le sentiment de partager un peu de l'âme des gens d'ici. Je comprends enfin pourquoi un tel élan ne m'a jamais habité à Paris, puisque j'y parle ma langue et que l'effort, source de cette ivresse, certainement, est inutile.

Une femme pleure à quelques tables de la mienne. Du moins je crois qu'elle pleure, ou qu'elle vient de pleurer. Elle a les yeux, les lèvres, le teint d'une femme

triste. Elle est seule à sa table, un enfant de six ou sept ans se tient un peu derrière elle, regarde ailleurs, vers le centre de la place, vers la pierre grise du Palais de justice, vers les gens qui marchent en se tenant par le bras, lentement, ou plus vite parfois; ils sont presque tous seuls ceux-là, ils doivent travailler, se dit l'enfant, ils semblent sérieux, froids, ils sont sans doute violents, à leurs heures. La femme, elle, regarde simplement les dalles de granit autour de ses pieds, le verre rouge devant elle, puis, avec une lumière nouvelle dans le regard sombre, le coin sud de la place. On dirait qu'elle vient de voir quelqu'un lui sourire, ou simplement apparaître. Mais rien, personne, que les serveurs qui regardent les verres se vider, les tables se dégarnir, la place mourir peu à peu, la nuit se refermer sur ces âmes perdues qui une fois encore seront venues s'épuiser en ce lieu de passage et d'attente.

La femme allume une cigarette. L'enfant se retourne, attiré par l'éclat du briquet, puis regarde de nouveau vers le centre de la place en bâillant. La femme sort un carnet dans lequel elle griffonne quelques mots, à moins que ce ne soient des lignes, des dessins. Cela ne semble guère la captiver, cependant; elle s'arrête aussitôt, caresse un moment le bout de ses cheveux, de beaux cheveux bouclés, bruns comme ses yeux, presque comme la peau de ses bras.

L'enfant lève ses longs cils vers la robe écarlate et le petit chapeau d'une passante, puis se met à observer un drôle de type en train d'examiner les poubelles, les unes après les autres, méticuleusement. Il n'est pas sans intérêt, il faut dire, ce bonhomme. Il marche comme un papillon blessé, une main contre la poitrine, une jambe à la traîne. Son visage paraît d'un autre monde: le front maya, les pommettes miroir, le nez corbeau. Surtout, indescriptible: le rire solitaire, absolu, dément. Et quand il ne rit pas, l'homme parle, ce qui crée un effet tout aussi saisissant, car les sons qui sortent alors de sa bouche sont encore plus gutturaux que son rire.

Je laisse l'enfant suivre les pas hésitants et les sons incompréhensibles du drôle de type, et la femme écrire soigneusement dans son carnet blanc, pour me tourner plutôt vers cet homme mélancolique qui vient de surgir au milieu de la place, cheveux blancs gominés, lunettes d'écaille, costume impeccable malgré la chaleur, une espèce de prince du siècle dernier égaré dans la faune urbaine d'une ville de fin du monde.

L'homme se rappelle certainement quelque épisode lointain de sa longue vie, du moins c'est ce que me dit le recueillement doux et à la fois circonspect qui émane de sa façon de marcher, de son regard, des rides de son front et de sa bouche, comme si tout en lui reflétait l'étonnement d'être là, de retrouver tant de choses et de surmonter le choc que cela lui procure, l'émoi que suscite parfois, brusquement, l'étonnant passage du temps.

Cet homme aussi, nul doute, revient. Fantôme de son propre passé, revenant à lui-même, il ressent un léger pincement à se revoir là où il a été, où il a vécu, à retrouver l'éphémère des choses en même temps qu'une certaine continuité, car après tout une ville ne change jamais à ce point; que des détails en somme, une nouvelle maison ici, un restaurant plus loin, un peu plus d'eau dans la rivière, le marché enfin restauré. L'essentiel, en effet, ne s'efface pas si aisément. L'odeur d'une ruelle, le marchand de tabac, un bar sous une vieille arche... oh! un bar, que d'images, que de souvenirs, et ces petits, tout fragiles moments: ouvrir la vieille porte de bois d'une main ferme et assurée, prononcer un nom sans hésiter, puis le patron qui vous reconnaît, l'ami qu'on embrasse, l'autre dont on prend des nouvelles, parce qu'on ne doute pas, parce qu'on y croit, parce qu'il est merveilleux parfois d'appartenir à un lieu, surtout quand on n'est toujours qu'étranger.

L'homme a un moment de faiblesse, il est plongé dans ses souvenirs, hésitant au seuil de son bar retrouvé. Aidons-le à entrer, poussons-le un peu, gentiment, car voici arriver mon ancien marchand de journaux, auprès duquel j'aimerais m'attarder un instant.

Je le reconnais bien, ce vieil ami, c'était au coin de chez moi, tous les matins, un timbre un journal un brin de causette, tous pareils ces politiciens, l'équipe du Nord puis celle de l'Ouest, les touristes, une guerre un naufrage, le roi les princesses, il fera beau aujourd'hui. Compagnon du temps jadis, qui vient s'asseoir à son tour à cette place de tous les carrefours. Je le regarde de loin, je ne m'approche pas, je préfère le souvenir. Il se rappelle peut-être ces lettres que je lui traduais dès que je les recevais. Il connaissait le nom de chacun de mes correspondants, me demandait comment ils étaient, ce que devenait l'un, comment allaient les amours de l'autre; il en apprenait plus sur moi ainsi qu'avec toutes ces questions qu'il me posait et auxquelles je répondais toujours si évasivement, ce qui était de bonne guerre puisque jamais il ne parlait de sa vie, de sa femme, de ses deux enfants, que je n'ai vus qu'une fois, le jour où ils sont venus lui annoncer la mort de sa mère, et alors, le regard fixe, les enfants muets, les passants interloqués, la douceur de ses gestes quand enfin il s'est ressaisi.

Mais voici que mon ancien marchand de journaux regarde une femme qui elle aussi a cet air songeur que seul le retour vers de lointains passés semble pouvoir conférer. Elle sirote son verre en écrivant dans un carnet, un calepin plutôt cette fois, enfin c'est une manie ici, dirait-on, sauf que cette femme paraît plus heureuse que la dame à l'enfant, son visage est plus doux, presque blanc, on dirait une madone qui pourrait passer ainsi la nuit à rêver devant les quelques mots qu'elle écrit à intervalle irrégulier. Son air songeur est aussi d'un autre type, un brin nostalgique, peut-être, mais sans tristesse, comme s'il s'agissait là

d'une nostalgie sereine et délibérée: un choix, voilà, celui de ralentir, de revenir pour mieux retrouver, pour aller cueillir en soi l'oublié, l'effacé, l'invisible de la mémoire.

C'est moi qui la vois ainsi, il est vrai. Mon ancien ami semble d'un autre avis. Il ne voit sans doute en elle que caprice et mauvaise humeur. Sa moue légèrement dédaigneuse, je veux dire celle de l'homme, est on ne peut plus claire. Je ne m'en étonne guère, d'ailleurs. Je me souviens de son penchant à trouver les gens mornes et sans humour, sans vie, en fait, disait-il, lui qui en débordait, de vie, et moi qui souhaitais le voir apprécier la vie même dans la mélancolie.

Mais voici un autre homme digne d'intérêt, il me fait penser au père d'un ami basque, vieux monsieur fort coloré dont la principale occupation était de sonner les cloches de l'église désaffectée de son petit village de la Rioja, dès la nuit venue: avis à tous, c'est la nuit, je sonne les cloches, ainsi vous saurez tous que le jour s'est enfui, que le rêve est de nouveau possible, oyez! oyez! chers villageois, je sonne les cloches pour vous inviter à rêver, à vous souvenir, à oublier ceci pour cesser d'oublier cela, j'ai l'air un peu perdu ainsi dans les airs à tirer et tirer sur ma corde, mais quand la cloche se met à sonner, ah... quel effet! quel scintillement dans la nuit naissante! et quel hommage à la fin du jour!

Tiens, c'est moi qu'on regarde tout à coup. Cette femme de tout à l'heure, assise devant l'enfant immobile et muet, voici qu'elle me fixe sans esquive, moi si petit pourtant, minuscule derrière mon verre et la buée de mes souvenirs et de ceux que je prête à ces autres qui m'entourent et desquels je me croyais soustrait. Oui, on me regarde et on me dévisage maintenant, sans doute essaie-t-on de lire mes pensées, on se dit voici quelqu'un de nostalgique, ou non, pas du tout, quel drôle de type, plutôt, ou encore, plus simplement: ah! un étranger... À moins qu'on n'ait envie de m'aborder, de me dire bonsoir, vous cherchez quelqu'un? je peux m'asseoir? je vous offre un verre? ou, plus vraisemblablement: vous m'offrez un verre? Non, de grâce, je ne suis pas là, je n'existe pas, je regarde seulement, et je dessine un peu, ou j'imagine, caché derrière ma bière comme derrière un phare.

Encore que... cette femme un peu étrange, qui continue de me fixer de ses grands yeux sombres, à vrai dire, elle m'intéresse. Figée dans cette nuit liquide, abstraite de toute réalité, elle ne fait qu'arrêter son regard ici et là. Pour l'heure je suis sa cible, mais elle ne me regarde pas vraiment, elle voit à travers moi comme à travers un filtre. Malgré cela, je me demande... Que voit-elle? Un homme étranger assis comme elle à la table d'un café sur une place bientôt déserte, qui regarde les quelques personnes qui l'entourent, qui y retrouve peut-être des souvenirs, qui croit reconnaître un visage, une démarche, à moins que ce ne soient les gestes et les expressions des habitants d'ici, voilà ce qu'elle se

dit, certainement: cet homme confond les visages de son passé avec ceux de ces gens dont les seules caractéristiques ethniques lui rappellent quelques anciennes amours. En somme, le voici séduit par l'exotisme, se dit-elle, comme tous ces touristes de passage. Voyeur, donc, qui ne connaît rien à nos coutumes, qui vient nous consommer, le temps de quelques sourires, pour aussitôt s'en retourner repu, chez lui, quelque part au nord d'ici.

Mais je laisse un instant cette femme qui finit par m'intimider. Je préfère me rabattre sur un nouveau venu qui la regarde à son tour, plus direct que moi, plus intéressé aussi, tout à coup, je dis tout à coup parce qu'il y a un instant c'était l'ennui qui se lisait sur son visage quand son regard a croisé celui de la femme. Cet intérêt impromptu n'a rien à voir avec le mien, je le sens, en fait cet homme voit quelque chose de tout à fait autre dans cette femme assise à une table de café avec un enfant derrière elle, qui n'est peut-être pas le sien, qui n'a même rien à voir avec elle, semble croire l'homme, et après tout rien ne nous permet d'exclure cette possibilité aussi vraisemblable que toute autre, alors soyons magnanime et laissons à chacun le loisir de souscrire à l'interprétation qui lui chante.

Ce que l'homme retrouve en cette femme, c'est un fond d'amertume qui le mine, lui, depuis des lustres. Il la voit blessée par la vie et recouverte d'une forte carapace qu'il se croit capable de percer, d'où son intérêt soudain. Ainsi investi de cette noble tâche (c'est lui qui y voit de la noblesse, simple question de perspective), il va bientôt se lever et s'approcher, il lui demandera s'il peut s'asseoir, si elle est de la région, si l'enfant derrière elle est le sien à moins, bien sûr, qu'il ne la connaisse, qu'il ne se rappelle l'avoir déjà vue, lui avoir dit quelques mots dans un bus ou un bistrot, bien que ce ne soit pas là ce que je vois dans sa moue mi-hautaine, mi-craintive.

En fait, tout ce qui empêche l'homme de se lever immédiatement et d'aborder la femme, c'est l'étranger à quelques tables de la sienne, qui regarde de moins en moins discrètement, qui semble le juger sévèrement, allez savoir pourquoi, et qui laisserait certainement paraître quelque déplaisir si l'homme à côté de lui se levait brusquement pour aller bavarder avec une inconnue. C'est moi, donc, qui m'interpose entre eux, cela est de plus en plus manifeste, même la femme maintenant semble vouloir me le faire comprendre par de petits signes d'agacement qu'un art consommé du geste parvient à diriger exclusivement vers moi, sans que l'autre puisse s'en croire le destinataire.

J'abandonne donc ces deux-là à leur vie naissante, à leur rencontre à venir, et je me consacre à la place qui vient curieusement de se remplir de nouveau. Des fêtards un peu éméchés, des solitaires en cavale, des couples enlacés. L'un d'eux surtout m'attire, on croirait *l'Éternelle idole*, j'en reste interdit, comme il

y a quelques années au musée Rodin de Paris, j'étais resté immobile durant de longues minutes, ému par la tendresse et le désespoir avec lesquels l'homme embrasse le ventre nu de cette femme absolue, de cette reine qui se donne mais ne pourra jamais lui donner ce qu'il veut, ce qu'il veut n'étant pas de l'ordre des choses qui se donnent, et ce qu'elle donne ne pouvant jamais être saisi par l'homme.

Il y a un jeune clochard parmi les nouveaux arrivés, un grand blond au regard ahuri et aux boucles d'oreilles et de nez aux couleurs variées. Après avoir suivi un moment d'un regard amusé le couple qui me rappelle *l'Éternelle idole*, il vient s'asseoir à quelques tables de la mienne, au moment même où l'homme de tout à l'heure décide enfin d'aborder la femme à l'enfant. Il paraît attiré par ce que dégage ce couple qui vient de faire connaissance, ou de se retrouver, ou qui est en instance de séparation, c'est selon le goût de chacun, c'est peut-être aussi tout cela à la fois, quoi qu'il en soit c'est lui, je veux dire le jeune clochard, bien assis qu'il est maintenant tout près du couple, tandis que je suis, moi, trop loin pour voir et entendre convenablement, c'est lui donc qui prendra le relais et sera l'observateur désormais de cette rencontre qu'il considère (mais n'est-ce pas simplement dû à son indifférence?) n'être que le fruit du hasard.

Ce garçon n'est nullement indifférent, ce n'est pas parce qu'il est clochard qu'il ne s'intéresse à rien, il examine le couple avec une grande attention, comme s'il s'agissait d'animaux bizarres, ou comme si le regard était un outil qu'il aurait pris, une vie à mettre au point, un art que seules des années d'expérience lui auraient permis de raffiner.

L'homme et la femme, quant à eux, ont cessé complètement de se soucier de la place autour d'eux, puis de leurs témoins, même de l'enfant qui d'ailleurs s'éloigne à l'instant, ce qui laisse croire qu'avaient raison ceux qui croyaient le garçon étranger à la femme derrière laquelle il restait figé, bien que rien ne soit jamais si sûr, cela étant cependant de peu d'intérêt dans les circonstances. Le jeune clochard entend leur souffle et leurs mots hachés, il comprend leurs longs silences, les habite, leur donne d'autres sens au-delà de leur apparente pesanteur. Et entre ce qu'il écoute et ce qu'il regarde, entre parole et image, donc, il distingue des sanglots et conclut précipitamment qu'ils se connaissent — or, des sanglots, pourrait-on dire, rien n'empêche d'en échanger avec qui l'on veut, d'en offrir au premier étranger venu, à la première inconnue rencontrée par une nuit chaude sur une place déserte, mais cette idée n'effleure pas l'esprit de notre jeune clochard, ce qui est sans importance, car en somme il a sans doute raison, ces deux-là doivent se connaître, d'ailleurs il les connaît peut-être lui-même, auquel cas il s'amuse de les voir se retrouver, et rit dans sa barbe à songer à ce que l'étranger peut bien être en train d'imaginer, si tant est qu'il s'est arrêté à lui, et de toute façon qui peut bien juger de ces choses?

L'étranger ne sait trop où en est le couple, il entend des bribes, traduit ceci, croit deviner cela, invente le reste. Le jeune clochard, quant à lui, a les idées plus claires. Ce couple, observe-t-il, vient bel et bien de se retrouver, mais c'est pour mieux se dissoudre à jamais dans cette vaste nuit, chacun donnant ce qu'il lui reste de mots et de sanglots, comme une dernière exhalaison, un ultime sacrifice offert aux promeneurs indolents de la place et à leurs deux témoins venus racheter ici leur propre inexistence.

L'un contre l'autre, l'homme et la femme regardent un moment, l'air amusé, l'étranger et le jeune clochard, sangsues de leur drame à eux, songent-ils justement. Puis, comme s'ils venaient de les découvrir, ils s'attardent aux fantômes de la nuit éparpillés autour de leurs corps maladroitement joutés. Il faut dire que les quelques passants qui restent, saouls pour la plupart, se sont rapprochés de notre couple d'un soir —demain il sera mort, certainement, mais laissons là ces supputations saugrenues et sans fondement—, et glissent maintenant devant lui, devant elle, souriant parfois, grimaçant plus souvent, demandant cigarette, menue monnaie, l'heure. En quête de chaleur et d'un peu d'amour, ils sont attirés sans doute par les retrouvailles éphémères de ces deux êtres sur le point de se consumer, et par le mince voile qu'ils semblent pour un instant encore sécréter, comme si cela d'une certaine façon rassurait toutes les âmes perdues de la nuit, comme si dans les doigts noués, les sourires, les regards mouillés et tendus de cet homme d'âge mûr et de cette jeune femme, oui, jeune, faudrait-il enfin préciser, on ne pouvait que retrouver l'errance des passants nocturnes et solitaires qui défilent devant eux.

Le jeune clochard semble enfin en être venu à une conclusion: cet homme fait souffrir cette femme, qui se laisse souffrir doucement, avec un certain plaisir, comme on regarde couler une larme sur un miroir embué, ou une goutte de pluie sur un pare-brise de Citroën, ou un mince filet d'eau sur un trottoir détrempé.

Et il décide d'intervenir: il se lève, leur demande une cigarette, blague sur la légèreté des choses, l'indifférence d'autrui, l'inutilité de l'espoir; ils le regardent l'air perplexe, ce sont ses boucles d'oreilles sans doute, ou le contact subit avec l'extérieur, avec cette présence si proche et à la fois si éloignée de leur monde. Ils ne répondent guère, l'homme lui donne une cigarette et lui dit quelques mots, mais la femme le regarde comme s'il était un extra-terrestre, enveloppée qu'elle est dans sa douce et molle absence, dans ce jeu qu'elle distille devant nous sans que personne y puisse entrer, pas même elle, comme si sa construction était plus forte que tout le réel alentour, y compris nous qui la regardons et l'effleurons de nos pensées, de notre brève compassion, de nos désirs peut-être.

Mais le jeune clochard les ennuie, ces deux-là, avec son bavardage, il le constate tout d'un coup, il va filer à l'anglaise, il se dit qu'ils ont de plus grands



vides à combler, de plus lourdes attentes à fouiller, de plus longs oublis à habiter. Il part, suivi peu après du couple que la brusque intrusion de l'autre a éloigné de nouveau, les fêtards de tout à l'heure sont repartis vers d'autres cieux plus animés, seuls restent sur la place quelques lents solitaires qui regardent la nuit leur blanchir la peau et leur dilater les pupilles. Je reste désormais sans sujet ni témoin, sans même la force de les inventer, je me rappelle encore un peu d'autres lieux, ou non, cette place même, des années auparavant, une autre nuit, la même saison chaude, le même genre de visages. Rencontres fortuites, espoirs d'un soir, amours fragiles, l'un attendant ici pendant que l'autre attend là-bas, le monde pris à témoin, l'indifférence devenue connivence, comme une bouée soudain qui semble sourire, inviter, appeler du large.

